AccueilRevenir à l'accueilCollectionLa correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856Collection1837-1839 : Vacances gouvernementalesCollection1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mariCollection1837 (14 septembre - 5 octobre) Item44. Val-Richer, Vendredi 22 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

44. Val-Richer, Vendredi 22 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

Ambition politique, Diplomatie, Discours du for intérieur, Parcours politique, Politique, Politique (France), Relation François-Dorothée, Réseau social et politique, Santé (Elisabeth-Sophie Bonicel), Vie familiale (François)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1837-09-22
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitSavez-vous que je n’ai pas seulement des ennemis, mais aussi des amis qui s’occupent beaucoup de mes fréquentes visites, de nos longues conversations et s’en inquiètent un peu ?
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°83/112-114

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 169-170, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/155-162

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N° 44 Vendredi 5 heures

Savez-vous que je n'ai pas seulement des ennemis, mais aussi des amis qui s'occupent beaucoup de mes fréquentes visites, de nos longues conversations, et qui s'en inquiètent un peu ! Ils se disent entre eux que certainement il y a de la politique là dessous, de votre part, comme de la mienne, de ma part comme de la vôtre. Nous sommes l'un et l'autre spirituels, habiles ; nous avons l'un et l'autre pris part, et point renoncé sans doute aux affaires de ce monde. Est-ce que je me disposerais à changer de politique à devenir russe au lieu d'anglais à ressusciter la sainte au lieu de la quadruple Alliance ?
Il faut que j'y prenne bien garde. J'ai besoin de ménager les sentiments, les habitudes, les préjugés de mon pays que j'ai déjà heurtés plus d'une fois, bien qu'avec raison, pour l'administration intérieure. Et puis, quand j'entre dans une relation politique importante, significative, je devrais en parler à mes amis politiques, leur dire ce que je veux, ce que je fais, les tenir au courant enfin, car leur cause est la mienne ; nos intérêts, nos destinées sont les mêmes. Ils me sont ; ils me seront très fidèles. Ils voudraient bien être toujours instruits. Cela se dit très doucement très affectueusement. Cela me revient indirectement. J'y réponds et j'y répondrai très simplement souriant un peu, disant de vous un peu de ce que j'en pense, rassurant mes amis sur la fixité de ma politique comme sur l'étendue de ma confiance en eux et gardant bien du reste ma liberté, que je n'ai jamais livrée. J'admire toujours à quel point les hommes, même des hommes distingués, prônent le côté petit et tortueux des choses, au lieu du côté simple et grand et à force de chercher finesse, s'en vont à cent lieues de la vérité.

Samedi matin, 6 heures
Je me lève. Voilà une heure et demie que j'essaie en vain de me rendormir. On dit que la faim empêche de dormir. J'ai faim. Vous me parlez du bonheur qui me reste et m'entoure. Vous me dîtes que j'en sais jouir. Vous avez raison. Je n'ai jamais dans mes plus cruels moments, méconnu le prix de ce qui me restait. Je ne m'y suis jamais senti indifférent. Je ne me suis jamais permis de me dire à moi-même que j'y pouvais être indifférant. Je me serais cru coupable envers Dieu, plus coupable envers ces créatures qui m'aiment, m'aiment beaucoup, & qui ont droit non seulement que je les aime, mais que je me trouve heureux de ce quelles m'aiment. L'affection veut donner du bonheur, et souffre et s'offense quand elle n'en donne pas. Je sais tout cela. Bien plus, je le sens ; et naturellement, sans effort, je jouis en effet de l'affection de mes enfants, de ma mère, de mes amis ; et je leur montre que j'en jouis, et j'espère qu'ils le croient, j'en suis sûr.
Mais laissez- moi, Madame, être avec vous parfaitement sincère, c'est-à-dire vous montrer toute mon âme. C'est en cela, pour moi, que la parfaite, sincérité consiste. Aux autres, je ne mens point, mais je ne dis pas tout. Ces relations, ces affections, ces joies qui me restent, en même temps que je les ai toujours senties, je ne me suis

jamais donné, je n'ai jamais pu me donner le change à moi-même sur leur importance pour moi, sur leur place en moi. Je ne voudrais pas même en vous parlant à vous seule, même avec la certitude que nul autre ne verra jamais ce que je vous dis, je ne voudrais pas dire un mot qui fût injuste qui fût offensant pour ces sentiments et ces bonheurs là. Mais il ne leur est pas donné de pénétrer jusqu'au fond de mon âme, de remplir ma vie, d'être mon âme et ma vie. Ils animent, ils embellissent la région où ils se passent, mais cette région est pour moi celle du monde extérieur et non pas la mienne propre ; c'est une région où je me promène, et non pas cette où j'habite.
Voltaire fait quelque part dans La Henriade, je crois la description du système céleste, de toutes les planètes, de tous les astres, de leur hiérarchie, de leur immensité. Il les nomme, il les compte, les compte encore ne parvint pas à les épuiser. Au dessus, au delà de ceux qu'il a nommés, qu'il a comptés.

Sont des soleils sans nombre et des mondes sans fin.
Par delà tous les lieux, le Dieu des lieux réside.

Pardonnez-moi la pompe de cette image. C'est la seule où je reconnaisse vraiment la disposition de mon âme, et ce qui s'y passe. On peut me parler d'une foule de liens, d'affections, de jouissances ; on peut en décrire la force et la douceur. Je le reconnaîtrai, je le sentirai avec ceux qui le diront. Mais par delà tous ces lieux, le Dieu des lieux réside. Et ce n'est point là pour moi, Madame une volonté un parti pris, pas plus qu'une impression de jeunesse une fantaisie d'imagination. C'est le fait, le fait pur et simple, le fait constant pour moi, en moi soit que je l'ai possédé, soit qu'il m'aie manqué un seul sentiment, un seul bonheur, a toujours été pour moi le Dieu des lieux. Je vous le disais avant le 15 Juin, et vous ne vouliez pas me croire. Je vous le redis aujourd'hui. Croyez-moi ; et ne me parlez d'aucune compensation ; et gardons ensemble nos regrets, nos regrets justes & sacrés. Et soyez bien sûre que je sens comme vous les vôtres ; bien sûre que je donnerais je ne sais pas quoi pour vous voir entourée des joies qui me restent. Mais ne mettons rien, joies ou regrets, à côté de ce qui est au delà, et au dessus de tout. Ah, que ne passons-nous notre vie ensemble ! Ce que je vous dis là, je vous le ferai voir.

4 heures Votre lettre m'arrive tard. J'ai là M. Duvergier de Hauranne, dans mon cabinet. La cloche du déjeuner sonne. J'aurais tant de choses à vous dire ! Une seule, une seule aujourd'hui. Au nom de Dieu, ne soyez pas malade. J'ai besoin de votre santé comme de... Adieu. Adieu. Un adieu sans pareil, si cela se peut. G.
Ma mère est un peu mieux ce matin.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 44. Val-Richer, Vendredi 22 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-22.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 29/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/960

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur169-170
Date précise de la lettreVendredi 22 septembre 1837
Heure5 heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---

on pas cette nuit
Dans la Kouriale.
gté, de toute la
rchie de leur
le compte
~~Mai~~ Dessus, en
compte
du monde sans fin.
les beaux résidu.
C'est la Suite
tion de mes amis
Dune faute de
nt de devoir la
rai, je le

beaux restés.
une volonté
sion de jeunesse
le fait, la fait
moi, en moi
manqué
a toujours été
le droit avant
ne crains. Le
jet ne me parlez
semble nos
soyez bien sûre
bien sûre que

N° 44 Vendredi 5 heures. 169

N° 26

Savez-vous que je n'ai pas seulement des ennemis, mais aussi des amis qui s'occupent beaucoup de mes fréquentes visites, de nos longues conversations ~~et~~ qui s'en inquiètent un peu ? Ils se disent entre eux que certainement il y a de la politique là-dessous, de votre part comme de la mienne, de ma part comme de la vôtre. Nous sommes l'un et l'autre spirituels, habiles. Nous avons l'un et l'autre pris part, et point renoncé sans doute aux affaires de ce monde. Est-ce que je me disposerais à changer de politique, à devenir Russe au lieu d'Anglais, à ressusciter la Sainte au lieu de la quadruple Alliance ? Il faut que j'y prenne bien garde. J'ai besoin de ménager les sentiments, les habitudes, les préjugés de mon pays que j'ai déjà heurtés plus d'une fois, très grave raison, pour l'administration intérieure. Et puis, quand j'entre dans une relation politique importante, significative, je devrais en parler à mes amis politiques, leur dire ce que je veux, ce que je fais, les tenir au courant enfin, car leur cause est la même ; nos intérêts, nos destinées sont les mêmes. Ils me sont, ils me seront très fidèles.

Ils voudroient bien être toujours instruits ?

Cela se dit très doucement, très affectueusement. Cela me revient indirectement. J'y réponds et j'y répondrai très simplement, souriant un peu, disant de vous un peu de ce que j'en pense, rassurant mes amis sur la fixité de ma politique comme sur l'étendue de ma confiance en eux, et gardant bien du reste ma liberté, que je n'ai jamais livrée. J'admire toujours à quel point les hommes, même des hommes distingués, prennent le côté petit et tortueux des choses au lieu du côté simple et grand, et à force de chercher finesse, s'en vont à cent lieues de la vérité.

Lundi matin 6 heures

Je me lève. Voilà une heure et demie que j'essaye en vain de me rendormir. On dit que la faim empêche de dormir. J'ai faim. Vous me parlez du bonheur qui me reste et m'entoure. Vous me dites que j'en sais jouir. Vous avez raison. Je n'ai jamais, dans mes plus cruels moments, méconnu le prix de ce qui me restait. Je ne m'y suis jamais senti indifférent. Je ne me suis jamais permis de me dire à moi-même que j'y pouvais être indifférent. Je me serais cru coupable envers Dieu, plus coupable envers les créatures qui m'aiment, m'aiment beaucoup, &

qui ont droit, n
mais que je me
L'affection veut
s'offense quand e
Bien plus, je l
je jouis en effet
mère, de mes
les j'espère qu'il
moi, Madame,
c'est-à-dire vo
cela, pour moi
Aux autres, je
tout les relatio
restent en mêm
je ne me suis
me donne le ch
importance pou
ne voudrais pas
seule, même av
verra jamais
par Dieu en m
pour ces senti
leur et par Da
mon âme, de s
ma vie. Ils ai
de se passent
du monde et le

qui ont écrit, non seulement [illegible] que je les aime, mais que je me trouve heureux de ce qu'elles m'aiment. L'affection veut donner du bonheur, se souffre et s'offense quand elle n'en donne pas. Je sais tout cela. Bien plus, je le sens, et naturellement, sans effort. Je jouis en effet de l'affection de mes enfans, de ma mère, de mes amis, et je leur montre que j'en jouis, et j'espère qu'ils le croient, j'en suis sûr. Mais laissez-moi, Madame, être avec vous parfaitement sincère, c'est-à-dire vous montrer toute mon âme. C'est en cela, pour moi, que la parfaite sincérité consiste. Aux autres, je ne mens point, mais je ne dis pas tout. Les relations, les affections, les joies qui me restent, en même temps que je les ai toujours senties, je ne me suis jamais donné, je n'ai jamais pu me donner le change à moi-même sur leur importance pour moi, sur leur place en moi. Je ne voudrais pas, même en vous parlant à vous seule, même avec la certitude que nul autre ne verra jamais ce que je vous dis, je ne voudrais pas dire un mot qui fût injuste, qui fût offensant pour ces sentimens et ces bonheurs là. Mais il ne leur est pas donné de pénétrer jusqu'au fond de mon âme, de remplir ma vie, d'être mon âme et ma vie. Ils animent, ils embellissent la région où ils se passent; mais cette région est pour moi celle du monde extérieur et non pas la mienne propre;

8e 44

N° 26

C'est une région où je me promène, et non pas celle où j'habite. Voltaire fait quelque part, dans la Henriade, je crois, la description du système céleste, de toutes les planètes, de tous les astres, de leur hiérarchie, de leur immensité. Il les nomme, il les compte, les compte encore, ne parvient pas à les épuiser. ~~Mais~~ Dessus, au delà de ceux qu'il a nommés, qu'il a comptés

Sont des soleils sans nombre et des mondes sans fin.
Par delà tous les lieux, le Dieu des lieux réside.

Pardonnez-moi la pompe de cette image. C'est la seule où je reconnaisse vraiment la disposition de mon âme, et ce qui s'y passe. On peut me parler d'une foule de biens, d'affections, de jouissances ; on peut en décrire la force et la douceur. Je le reconnaîtrai, je le sentirai avec ceux qui le disent. Mais

Par delà tous les lieux, le Dieu des lieux réside.

Ce n'est point là pour moi, Madame, une volonté, un parti pris, pas plus qu'une impression de jeunesse, une fantaisie d'imagination. C'est le fait, le fait pur et simple, le fait constant pour moi, en moi. Soit que je l'aie possédé, soit qu'il m'ait manqué un seul sentiment, un seul bonheur a toujours été pour moi le Dieu des lieux. Je vous le disais avant le 15 Juin, et vous ne vouliez pas me croire. Je vous le redis aujourd'hui. Croyez-moi ; et ne me parlez d'aucune compensation ; et gardons ensemble nos regrets, nos regrets justes et sacrés. Et soyez bien sûre que je sens comme vous les vôtres ; bien sûre que

Seulement de
s'occupent beau
ses longues
peu ? Il se
a de la polit
l'homme de la
vôtre. Nous sen
nous avons l'
renoncé sans
que je me disp
devenir aussi
sainte au lieu
sans que j'y pr
ménager les
de mon pays
bien quatre ra
La peur, quand
importante,
mes vains petit
que je fais, le
cause est la
sont les mêmes

je donnerais je ne sais pas quoi pour vous voir entourée des joies qui me restent. Mais ne mettons rien, joies ou regrets, à côté de ce qui est au delà et au dessus de tout. Ah, que ne passons nous notre vie ensemble! Ce que je vous dis là, je vous le ferais voir.

11 heures.

Votre lettre m'arrive tard. Voilà Mr Duvergier de Hauranne dans mon cabinet. La cloche du déjeuner sonne. J'aurais tant de choses à vous dire! Une seule, une seule aujourd'hui. Au nom de Dieu, ne soyez pas malade. J'ai besoin de votre santé comme de ..... Adieu. Adieu. Un adieu sans pareil, si cela se peut.

Ma mère est un peu mieux ce matin.